

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

Alexandre Dumas et Victor Hugo sont-ils à l'index ?

Un décret du 28 juillet 1834, met à l'index *Notre Dame de Paris* par Victor Hugo.

* * *

Il y a Alexandre Dumas, père, et Alexandre Dumas, fils. Tous leurs romans ont été mis à l'index par un décret du 23 juin 1863.

* * *

On pêche en lisant, ou en retenant ces livres, sans permission. Il faut donc les brûler ou les remettre à ceux qui ont la permission de retenir ces sortes de livres.

F. A. B.

LA CHAMBRE D'UNE SQUAW

Les Deux-Montagnes dominent le lac formé par l'Ottawa, et le petit village indien s'échelonne le long du rivage sablonneux.

La maison des Sulpiciens a l'aspect d'un manoir et l'église sert de boussole pour l'âme et le regard du navigateur canadien.

Mais les hôtels sont rares au Lac et la retraite de ces Messieurs est un peu monastique pour des écoliers en vacances. Aussi mon ami et moi nous nous logeâmes chez un métis, à raison de 25cts par jour. Nous étions la frugalité même.

Le mobilier de l'appartement était primitif : un *baudette* (lit canadien) pour deux, une serviette pour deux, et un seau d'eau claire pour deux. La pièce était assez grande avec deux fenêtres donnant sur le potager.

“ Vous serez bien logés ici, nous dit le propriétaire du château, personne ne vous dérangera, vous êtes chez vous.

Hélas ! les puces avaient pris la chambre avant nous, le propriétaire les y logeait gratis ;— *pas franc* !

Les malheureuses, paraît-il, avaient jeûné tout l'hiver, leur appétit était féroce. Il fallut se résigner à notre malheureux sort....et à danser !!—

La nuit vient ; nous tirâmes à la courte-paille pour savoir qui coucherait le long du mur, car sur un *baudette* la position horizontale se change parfois en verticale pour l'infortuné qui sommeille sur le bord extérieur de ce lit fameux en naufrage. C. R. fut l'heureux mortel auquel échu le port assuré.

Nous nous étendîmes sur notre paillasse et pour tranquilliser nos consciences contre les fantômes de la nuit, je glissai sous l'oreiller un revolver bien chargé.

Vainqueurs des puces nous dormions en silence, on entendait au loin que le bruit de nos respirations au sein des ténèbres mystérieuses, (hum ! est-ce assez poétique comme cela, M. le Rédacteur ?)—

Soudain un coup de coude au côté me réveille en sursaut.

Eh ! bien ! Quoi ?

As-tu entendu ?

Non.

Ecoute.

Oui, j'entends, il y a quelqu'un dans la chambre !

Un sauvage, un brigand, gémit C. R. en tremblant ! Qu'allons-nous devenir ?

Je m'en vais voir.

Non, non, reste ; ne va pas voir, il va te tuer.

Oh ! Il y a moyen de voir sans aller voir, dis-je avec impatience, et le revolver en mains je pointai dans la direction d'où venait le bruit.

Crash ! la balle siffle, et au même instant, retentit un cir terrible, la fenêtre s'ouvre avec fracas, et une ombre se précipite à travers le potager et les épis de maïs.

Je saute à bas du lit, ferme la fenêtre et découvre la balle fixée dans la muraille tout près d'un chapeau de paille et d'une paire de souliers.

Je rapportai ces trophées à C. R. qui tremblait encore.

Le lendemain le mystère nous fut révélé. Le propriétaire avait déjà une pensionnaire qui lui payait pour notre chambre, mais afin de ne pas blesser nos pudiques sentiments, il lui avait donné l'ordre de ne rentrer qu'après nuit et de déloger dès les premiers feux du jour.

La pauvrete délogea plus matin qu'elle ne s'y attendait et doit remercier la Providence pour sa belle étoile. Depuis ce jour nous eûmes place entière à l'hôtel D...

EMILE PICHÉ, Ptre.

Les adieux

L'automne a dépouillé les champs de leur parure,
Des branches des ormeaux enlevé la verdure ;
L'oiseau ne chante plus au fond de nos forêts,
Et la bise du nord a durci nos guérêts.
Des rivages des lacs, seules, mystérieuses,
Montent encore, parfois, des voix mélodieuses.
C'est le murmure aimé de l'eau, quand vient le soir,
La plainte du roseau battu par le flot noir ;
Ou de l'oiseau marin la compagne éperdue
Jetant ses doux appels aux échos de la nue ,
C'est l'algue, frémissante au passage des vents,
Qui mêle sa chanson aux sourds bruissements
De la vague qui pleure en mourant sur la rive.

.....
O voix ! parlez toujours mon âme attentive...

.....
Adieu donc à vos tous, ô mes chers souvenirs,
Acceptez mes regrets, pardonnez mes soupirs.
.....

Comment vous oublier, verdoyantes campagnes,
Vallons, sommets altiers de mes chères montagnes...
Ah ! les plaisirs d'enfance, ô scènes du hameau !
J'entends le carillon au chant toujours nouveau ;
L'église est pleine encor de la troupe fidèle...
Là sont tous mes amis, et brûlant d'un saint zèle,
Moi, je ne viendrai plus dans l'enceinte du chœur
Offrir l'encens divin au prêtre du Seigneur ;
Plein d'un effroi sacré, longeant le sanctuaire,
Fouler avec respect l'herbe du cimetière...
O morts ! dormez en paix dans vos sombres caveaux ;
Je ne vais plus troubler le calme des tombeaux...

.....
Bois trop charmants, adieu ! Fontaine murmurante
Fertilise les champs, de ton onde courante.
Mêlez, petits oiseaux, vos cris dans le jardin,
Fleurs, croissez à l'envi sur le bord du chemin
Agneaux, dispersez-vous dans la lande fertile
Ou bondissez joyeux sur la plage stérile :
Je ne vous guide plus dans les champs dépouillés,
Par d'autres voix, le soir, vous serez rassemblés ..

.....
Vous enfin, dont la voix enivrait ma pauvre âme,
Que pourrais-je vous dire, ange céleste, ô femme ?...
O mes amours ! adieu. Pourrai-je revenir ?...
Mon pauvre cœur, silence ; espère en l'avenir...
Les feux de ton ardeur, qu'ils couvent sous la cendre.
Impossible... à tes vœux je ne puis condescendre...

.....
Je pleure... Etes si chers, il me faut vous quitter
Loin de vous, dans la vie, à jamais m'écarter...
Adieu mes doux parents, gardiens de mon enfance ;
D'être digne de vous mon cœur a confiance...
Si j'écrivais un jour, si le souffle puissant
Qui fit d'un homme obscur un barde ravissant
En glissant sur Reboul d'immortelle mémoire,
Et lui laissant au front l'auréole de gloire,
Si tel souffle béni, dis-je, passait sur moi,
Après une ode à Dieu mon luth se ferait loi

De chanter le bonheur — ineffable mystère—
Qu'un enfant doit goûter sous le toit de son père ;
D'exalter du foyer où je reçus le jour
Les innocents plaisirs, les charmes et l'amour !

THÉO D'AUZE.

Montréal.

MON REVE

I

Je me suis levé, ce matin-là, très brisé et très agité : j'avais rêvé toute la nuit... au joli nord.

Comment calmer une jeune imagination activée par un esprit enthousiaste ?...

Je sortis pour prendre un peu le frais. La nature était belle : le soleil dardait ses rayons dorés à travers une atmosphère de cristal : une légère brise, douce comme un baiser maternel, agitait faiblement la surface limpide du fleuve où miroitaient les feux du soleil levant, et, comme pour m'inviter au repos, les oiseaux dans les arbres gazouillaient leurs plus douces mélodies.

Mais la nature qui a toujours en moi un admirateur zélé ne me toucha pas ce matin-là et me trouva froid comme le marbre : c'est que j'avais fait un rêve qui s'accordait à merveille avec mon amour et mon besoin de voyager.

J'étais sur les épines : je sentais le besoin de me décharger et de raconter ce rêve qui prenait les dimensions gigantesques de projet impossible ! je craignais la risée publique ou tout au moins celle de mon auditeur.

J'allais ici et là ; je marchais à pas précipités ; de mon poing, je me frappais le front à me le rompre : j'étais enfin comme pris d'une attaque de nerfs et incapable de rester en place.

Il y avait environ une heure que je battais ainsi la campagne quand je vis venir à moi mon frère d'adoption : c'était pour me dire que quelqu'un me demandait chez moi.

« Bon ! encore. Va et lui dis que je suis absent.

— Notre bonne maman, cher frère, lui a déjà dit le contraire.

Un quart d'heure après j'arrivais à la maison.

II

Jules, jeune homme de dix-huit, d'une physionomie expressive et d'un caractère sympathique a toujours été le confident de mes plus chers secrets.

Lorsqu'on est jeune, doué d'une vive imagination, que l'on ne connaît pas encore les amertumes de la vie et les désillusions amères de l'âge, l'âme aime à former, pour l'avenir, une foule de rêves dont elle ne met pas en doute la réalisation. Tel est le cas pour Jules, et moi.

Combien de fois assis tous deux à l'ombre d'un vieux pin, nous avons passé des heures entières à projeter des *châteaux en Espagne* ! Combien de fois, laissant agir nos esprits exaltés, nous nous sommes vus plongés dans un océan de sciences et de grandeurs, de richesses et de félicités !... Pour le cœur de l'enfant, le rêve, c'est la réalité : il en goûte toutes les jouissances.

Aussi Jules et moi, nous sommes heureux, et puissent nos vies toujours être tissées des mêmes jours !..

Or, c'était cet ami sincère qui me demandait chez moi. Je l'accueillis comme un frère accueille son frère depuis longtemps absent : à bras ouverts.

Après les cérémonies d'usage — car où n'y en a-t-il pas de ces cérémonies qui font de deux personnes deux marionnettes obéissant au fil de l'étiquette ? — je lui dis : Comme ça, tu viens passer la journée avec moi ? Tu es bien bon : je m'ennuyais beaucoup ; de plus, tu arrives à propos : j'ai fait un rêve dont le secret me pèse fort et tu es le seul à qui je puisse le raconter sans craindre de passer pour un sot achevé.

— Bon, me dit Jules, le cas est fort grave ; cependant tu peux compter sur mon amitié.

— J'y comptais d'avance, repris-je. Mais avant de te faire goûter à mon plat de chimères, je suis d'avis que nous allions prendre un bon déjeuner.

Tout était servi : nous n'avions qu'à nous mettre à table.

Nous parlâmes peu pendant notre repas frugal ; seulement, nous convînmes d'aller passer la journée dans un petit bois non éloigné connu sous le nom de Bois Paradis.

Une heure après, nous partions apportant avec nous toute une bibliothèque — j'oubliais de dire que mon ami est un bibliophile de gros calibre — crayons et papiers pour au moins quinze jours.

III

Qui, dans ses moments de tristesses amères n'a pas recherché la solitude d'un bosquet ? Dans les ennuis d'une existence pénible qui n'a pas aimé à se perdre dans les sombres profondeurs d'une forêt sauvage, pour y pleurer et méditer ? L'infortuné, s'éloignant un moment des vains bruits d'un monde insensé, puise au sein de la solitude une force et des consolations que ne sauraient lui procurer les distractions et les amusements qu'il irait chercher ailleurs.

Mais si la solitude du bosquet est douce pour le cœur affligé, elle est agréable, elle est divine pour celui dont le cœur repose dans une paix salutaire. Et cette solitude, elle est nécessaire à l'âme éprise des beautés de la nature, et au littérateur quand il se livre à son art divin.

Jules et moi le comprenons bien ; aussi c'est toujours pour nous une joie sans mélange de pouvoir passer la journée sous notre arbre favori du *Bois Paradis*.

C'est bien en effet un petit *paradis* que ces quelques arpents de nature sauvage. Eloigné de St-Vincent-d'à peine un quart de lieue, il attire dans son sein durant les grandes chaleurs de l'été les nombreux désœuvrés qui désertent la ville pour l'air-pur et la beauté des rives de la Rivière des Prairies : et Dieu sait comme il s'en trouve de ces promeneurs ! Un ruisseau que les anciens auraient honoré du nom de *ruisseau de miel* et que j'ai tendrement appelé la *gazelle*, parcourt le bois dans toute sa longueur et y répand une fraîcheur embaumée. S'aidant mutuellement, l'une donne la fécondité au terrain l'autre forme un abri contre les brûlants rayons du soleil de la canicule. Hélas ! que n'en est-il ainsi entre les hommes ? que ne secourent-ils les uns les autres ?...

Lorsque nous arrivâmes au pied de notre abri favori où les oiseaux nous saluèrent de leurs chants joyeux, le soleil avait déjà parcouru le quart de sa route d'azur.

Le paysage était en effet très pittoresque, et Jules, doué d'une âme de poète, ne tarissait pas d'exclamations : Vois donc Germain, disait-il, ce charmant petit bois ! et ce petit ruisseau mutin qui se faufile lentement entre deux rives de fleurs !... écoute donc ces glouglous de l'eau bondissant et jaillissant sur les cailloux dorés !... Regarde donc là-bas (car nous étions sur la lisière du bois) le village gracieux et l'aspect imposant des bâtisses du Pénitencier !... et l'église perçant la vue de la double flèche de son clocher gigantesque !

et là bas, la rivière au cours si tranquille et si majestueux !... et ce petit yacht qui s'y promène comme un triton effleurant à peine l'eau ! O cher ami, cher Germain, quel beau site ! tu ne pouvais choisir mieux !...

Quoique visitant mon petit *Eden* depuis plus de trois ans, je l'admirais toujours comme la première fois que je le vis, et chaque fois que j'y allais, c'était pour y découvrir de nouvelles délices : cependant, ce matin-là, je restais insensible comme un payen. Ah ! rêve maussade !...

Lorsque Jules fut revenu à lui et que les premiers transports de son admiration se furent calmés : Maintenant, ton rêve, me dit-il.

— Volontiers, répondis-je en m'installant commodément dans une talle de haute fougère ; mais grâce pour ce que tu pourrais appeler folies et chimères.

“ Le rêve, continuai-je, c'est le délassement de l'esprit, et, le plus souvent, un délassement poussé jusqu'à l'excès, surtout quand l'esprit a beaucoup travaillé pendant le jour ; le cerveau s'est alors resserré péniblement et, lorsqu'il reprend son état normal, il dépasse les bornes assignées : telle une corde fortement tendue et relâchée ensuite dépasse le point où elle doit s'arrêter. Mais l'esprit comme la corde, y revient bientôt. Écoute maintenant de tes deux yeux et de tes deux vastes oreilles.”

Puis, tout fier de ma philosophie, je commençai ainsi le récit de mon rêve :

G. BEAULIEU.

UNE SCIENCE BIEN RARE

Savoir souffrir sans se plaindre

Savoir s'ennuyer sans le témoigner

Savoir s'amuser sans se dissiper.

Savoir se mortifier sans le laisser paraître, est une grande science, mais une science bien rare.

2ième PARTIE

A ROME : PAR CI PAR LÀ

CHAPITRE PREMIER

(Suite)

Du 30 janvier au 7 février 1890.

Si l'occasion s'en présente, remerciez les bonnes âmes qui ont prié pour moi. Dites-leur, que, porté sur les ailes de leurs prières, j'ai échappé à la tempête qui faisait des dégâts devant moi, derrière moi, autour de moi. Maintenant je leur recommande le succès de ma mission.

Je m'arrête. Voilà qui n'est pas mal pour un premier coup de plume. Je vais sortir pour commencer à mettre en mouvement le char de mon affaire. A Rome tout va lentement, il ne faut pas se presser, et surtout ne pas presser les autres. C'est le lieu de la prudence, de la lenteur et de la sagesse. Je suis bien décidé à être, sinon sage et prudent, du moins lent; et de ne mettre le pied sur un terrain qu'après l'avoir longtemps sondé d'avance. Je pars pour aller donner un coup de sonde.....

Avant de me coucher, je viens faire un bout de jasette avec vous; ça me récréé, pourvu que cela ne vous ennue pas trop. —En me rendant au Collège Canadien, je passé devant les Thermes de Dioclétien. On appelle ainsi de vastes constructions, élevées par les anciens Romains, pour permettre à la population de prendre des bains. Ceux-ci furent bâtis par les premiers chrétiens, condamnés à cause de leur religion aux travaux forcés. Ils mesuraient 18000 pieds carrés et pouvaient accommoder à la fois 3000 baigneurs. Il n'en reste plus que des ruines, curieuses, vastes, assez étendues pour être traversées par deux rues, et renfermer nombre d'édifices.

Une des salles de ces bains a été transformée en une église, *ste. Marie-des-anges*, une des mieux inspirées de Rome pour

faire ressortir, par le jeu de la lumière, la beauté, la variété des marbres de toutes couleurs, et la splendeur des tableaux. Pour ceux-ci on a tout dit, quand on apprend qu'ils viennent pour la plupart de St. Pierre du Vatican, où ils ont été remplacés par des mosaïques. L'église forme une croix, un des bras se termine par la belle chapelle de S. Nicholas, restaurée par Pie IX. Comme dans toutes les églises de Rome, les murs parlent des grandes hommes, des artistes ou des saints qui y sont inhumés ou qui y ont leurs statues. Ici quelques inscriptions par leur brièveté et leur leste vous empoignent :

Virtute vixit,
Memoria vivit
Gloria vivet.

Sa vertu a vécu, sa mémoire vit, sa gloire vivra ?

Cependant cette traduction ne rend pas toute la force du latin.

Corpus humo tegitur
Fama per ora volat
Spiritus astra tenet.

“ La terre couvre son corps, sa renommée vole de bouche en bouche, son esprit habite les cieux.”

C'est dans cette église que se trouve la statue de S. Bruno, colossale, belle, vivante. Un pape disait : “ il parlerait, si sa règle ne le lui défendait.”

Je fis un petit détour pour voir Ste. Praxède, fille de St. Pudent, qui reçut St. Pierre dans sa maison. Au milieu de la nef, se trouve un puits en marbre qui indique la place où Ste. Praxède recueillit le sang des martyrs. Une statue la représente, les mains rougies, tordant des linges dégoûtant de ce sang qu'elle avait recueilli dans l'arène. Cette église renferme une autre relique précieuse, la colonne à laquelle fut attaché, le Sauveur pendant la flagellation. Elle est dans une chapelle fermée, je dus payer le sacristain pour me l'ouvrir. Je vous envoie la photographie de cette colonne, ainsi que la prière à la récitation de laquelle Pie IX a attaché cent jours d'indulgence. Récitez-la au moins une fois à mon intention.

Bonsoir, bonne nuit. Nous allons dormir dans un bon lit;

Sainte Praxède, elle, dormait sur une pierre que l'on voit maintenant enchassée près de la porte de son église, avec cette inscription : "*Sopra questo marmo dormitura la santa Virgine Prassede.* Sur ce marbre dormait la sainte vierge Praxède."

Vendredi, 31 janvier.— A neuf heures je partis pour aller chez le cardinal Vicaire, à pied, sans guide, n'ayant d'autre cicero que une carte de la ville de Rome. J'ai pour me conduire à travers le dédale des rues et ruelles un instinct comme le sauvage à travers les fourrés de sa forêt, soit dit sans orgueil, c'est un don bien matériel que le chien possède à un bien plus haut degré encore. C'était loin. Me trouvant embarrassé, j'arrêtai dans une église pour étudier de nouveau ma carte. C'était l'église Saint André de-la-vallée.

Au milieu d'une foule de tableaux, je remarquai surtout ceux qui traitaient du saint patron du lieu. 1o Saint Jean Baptiste qui dit à Saint André, lui montrant Jésus : *ecce Agnus Dei* ; 2o la flagellation de Saint André ; 3o la vocation de St. André et de St. Pierre. Il ne faut pas oublier que c'est André, qui décida la vocation de Pierre, en l'entraînant à sa suite, disant ; nous avons trouvé le Sauveur ; 4o St. André qui aperçoit et vénère la croix de son supplice : " O croix tant désirée, tant aimée, enfin je te possède."

Je vis sur ma carte, tout près, le palais des *Massimi* et je me rappelai à que dans cette maison il y avait une chapelle Saint Philippe de Néri. J'us envie d'y arrêter : " Non, me dis-je, les affaires avant le plaisir. Pendant que je m'amuserai à regarder, le cardinal peut partir, et je puis perdre ensuite un temps précieux ; mais au retour, si j'ai le loisir."

Au retour, j'entre dans le haut vestibule de ce vaste palais. Personne. Je prends le large escalier en marbre. Personne. A chaque détour je me trouve en face d'un tableau, d'une statue. Les *Massimi* sont une des plus grandes, des plus considérables et des plus anciennes familles de Rome. Ils prétendent descendre en ligne directe de *Fabius Maximus Cunctator* " le

Temporisateur”, qui sauva Rome antique des armes d’Annibal. Aussi ils ont écrit sur leur blason : *cunctando restituit*, — en temporisant il a tout rétabli.” Je monte deux étages. Personne. Une porte donnait sur une galerie longue, large, planant au-dessus d’un parterre ; un homme se présente. “ Excusez, monsieur ; mais le portier n’était pas à sa loge, et je suis entré. — Le portier est absent, qu’ya-t-il à votre service ? ” et cela dit du meilleur français du monde. — “ On me dit qu’il y a dans ce palais une chapelle dédiée à St Philippe ; étranger à Rome, j’aurais été heureux de la visiter. — Ce désir me fait plaisir. Entrez, je vais vous y conduire, je suis un membre de la famille.” Ce monsieur pouvait avoir trente ans, joli tout-à fait, et paraissant heureux de me montrer son trésor.

Nous traversons plusieurs salons, et nous arrivons à une chambre toute tapissée en marbre avec trois autels ; et au-dessus de l’autel principal se trouve un tableau représentant St. Philippe dans l’acte d’un miracle qu’il accomplit. Quel est ce miracle, en vérité je l’ignore. — Voici, reprit le jeune monsieur. Un des enfants de cette maison était à la dernière extrémité. Le père, veuf, désolé, courut chercher le Saint qui ne demeurait pas très loin d’ici. Il était à dire sa messe, et quelquefois son extase durait longtemps. Il arriva trop tard, l’enfant était mort. Il le prit par la main, et le ressuscita. “ Aimez-vous mieux, lui dit-il, rester sur la terre, ou retourner au ciel d’où vous venez, avec votre mère. — Retourner au ciel, dit l’enfant. — Eh bien, dit le saint, repartez,” l’enfant mourut de nouveau.

Ce miracle, ajouta le jeune monsieur, au procès de sa canonisation, lui fut compté pour deux. ”

Puis mon noble cicerone me conduisit à la sacristie, où il me fit voir les ornements et les vases sacrés, qui sont d’une grande richesse, les bouquets qui surpassent les nôtés, un buste de St. Philippe, et la porte par laquelle entra le saint quand il se rendit dans la chambre du miracle. Je partis enchanté, laissant ma carte à ce gentilhomme pour lui rappeler que son oratoire avait été visité par un sauvage de l’Amérique.

(A suivre)

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE IX

Mais j'ai été si ingrate et j'en ai tant de peine. Pourrez-vous jamais me pardonner, répétait la pauvre fille, pendant que les larmes, qui remplissaient ses yeux, coulaient tranquillement le long de ses joues pâles et amaigries.

Vous pardonner ! Mais sans doute, et de tout mon cœur, reprit la sœur avec un sourire céleste. Voyez, j'ai déjà tout oublié. Allons ! vous aussi vous oubliez cela, ma chère enfant, pour ne plus vous occuper que de la préparation de votre âme à la venue de votre Dieu, car vous devez être convaincue maintenant en voyant votre faiblesse que la vie pour vous sur la terre ne saurait se prolonger longtemps encore.

Oui, mère, je le comprends et je le sens maintenant ! Mais où est Mère St-Anselme ? Pensez-vous qu'elle aussi me pardonnera ?

Certainement, et pourquoi pas, reprit la sœur ? Lorsque notre cher Sauveur lui-même est si prompt à oublier, pensez-vous que votre mère pourrait vous refuser son pardon ? Maintenant, ma chère enfant, que cela soit pour vous une leçon. Ne vous arrêtez jamais à des pensées ou à des imaginations qui permettent au démon de vous enlacer si facilement dans ses liens. Vraiment, ma pauvre Mélanie, il y a longtemps qu'il se joue de vous et nous le savions sans pouvoir venir à bout de vous en faire convenir. Peut-être, si vous aviez été capable de vous lever, seriez-vous morte en descendant l'escalier, ou hélas, dans la rue, et dans les tristes dispositions où vous étiez, où serait allée votre pauvre âme ? Pensez-vous que Notre Seigneur, vous eût accueilli avec un sourire, ou que sa bien heureuse Mère avec tous les Saints vous eussent reçue, furieuse et disposée comme vous l'étiez, dans leur douce et aimante société du ciel ? Certainement le démon n'eût pas manqué de dire, et avec vérité, que vos dispositions lui allaient mieux, à lui et aux siens, qu'aux anges de Dieu. Mais notre Bon Sauveur ne l'a pas voulu. Il vous a sauvée en vous enlevant la force physique que demandait l'accomplissement de votre dessein. Il a voulu, je le répète, vous sauver et il vous sauvera sans aucun doute, si seulement vous le laissez faire maintenant en demeurant tranquille et obéissante jusqu'à la fin.

Mélanie ne répondit pas, mais son air d'humble et repentante gratitude, et les larmes qui coulaient le long de ses joues flétries, étaient, pour la jeune religieuse, une garantie plus que suffisante que cette fois au moins la leçon avait frappé juste et qu'il n'y avait plus maintenant de danger que par ses murmures ou son obstination la pauvre malade mit d'elle-même un obstacle à son bonheur futur.

L'événement justifia ces prévisions. Encore quelques jours de

douleur repentante pour le passé, encore quelques jours de résignation patiente en face du présent, et la pauvre Mélanie s'endormit de son dernier sommeil. Ses dernières heures furent tranquilles comme le coucher du soleil, accompagnées de cette paix pleine de douceur et de sourires, que les Sœurs du Bon Pasteur, si souvent, ont le bonheur de contempler dans ces pauvres et chers objets de leur tendresse, quand, après une longue et pénible maladie, supportée souvent avec une patience héroïque, capable de compenser pour les folies des premières années, Dieu enfin envoie son ange pour leur fermer les yeux et les introduire dans le repos du ciel.

CHAPITRE X

Sr Marie de St Anselme avait saisi dès la première entrevue qu'Henriette n'appartenait pas à la même classe de société que la plupart des pénitentes confiées à ses soins et elle tremblait à la pensée de l'introduire parmi les personnes grossières et sans culture qui devaient être nécessairement ses compagnes pendant son séjour dans la maison. La pauvre fille cependant était encore évidemment loin d'être bien et la maîtresse se servait prudemment de ce prétexte pour la laisser quelques jours de plus à l'infirmerie. Elle espérait qu'Henriette s'accoutumerait ainsi peu à peu à la situation ou qu'au moins, en comprenant mieux la nécessité, elle s'y plierait de meilleure grâce au moins pour le présent. On la laissa donc en paix à l'infirmerie pendant la journée, mais sur le soir, comme Gabrielle allait évidemment mourir, dans le but de lui épargner la vue de l'agonie de la pauvre femme, Sr Marie de St Anselme la fit descendre dans la salle commune pendant l'heure de récréation. Le souper venait de finir et les langues, silencieuses pendant plusieurs heures, venaient de reconquérir leur liberté. Le bruit était à son apogée au moment où Henriette entra dans la salle. Instinctivement elle porta la main à la tête et fit un pas en arrière. Ce mouvement n'échappa pas à l'œil exercé de la maîtresse mais elle ne fit pas semblant de s'en apercevoir. Elle invita Henriette à la suivre et, sans lui laisser le temps de faire aucune autre récrimination, la conduisit jusqu'à l'extrémité de la salle où elle la plaça à côté d'une jeune fille qu'elle appela Ernestine. Cette dernière, et d'un extérieur distingué, délicat, portait une robe noire, et sur les épaules, un double ruban se croisant sur la poitrine avec les lettres I. H. S., brodées en blanc. Environ vingt autres filles, en semblable costume, étaient disséminées çà et là parmi celles qui portaient l'uniforme lilas et au nombre desquelles se trouvait Henriette. Elle apprit plus tard que les premières appartenaient à la classe des pénitentes consacrées, c'est à dire à celles qui font volontairement chaque année la promesse de rester dans la maison ; leur engagement se limitant toujours aux douze mois subséquents.

Toutes les enfants s'étaient levées en voyant leur maîtresse entrer

dans la salle, et elles demeurèrent respectueusement debout jusqu'à ce que celle-ci eut pris place sur une élévation appelée " le trône ", d'où l'œil pouvait embrasser facilement toute la classe pendant la récréation et où une novice qui avait présidé pendant son absence était déjà assise.

Quel est votre nom ? demanda Ernestine à Henriette après un moment de silence pendant lequel la pauvre fille eut désiré voir la terre s'entrouvrir sous ses pieds pour échapper aux cent paires d'yeux qu'elle sentait, plutôt qu'elle ne les voyait, curieusement fixés sur elle.

Henriette ! répondit-elle machinalement, oubliant qu'on lui avait recommandé de ne pas faire connaître son véritable nom.

Henriette, cria sans cérémonie, une des joyeuses enfants du groupe avec l'accent ouvert et bien prononcé d'une fille d'Ecosse, Henriette ! c'est sans doute, ma bonne, votre nom dans le monde, car nous avons déjà une Henriette dans la classe et on n'en appelle jamais deux du même nom parmi nous.

Paix ! Paix ! fit Ernestine en voyant le rouge de la colère monter au visage d'Henriette et les éclairs que lançaient ses yeux flamboyants. — Ne pourriez-vous pas, Antoinette, rester tranquille pour un moment ?

Eh bien ! qu'y a-t-il ? Qu'ai-je donc fait de mal, demanda cette dernière en ouvrant ses grands yeux avec un étonnement véritable ? Oh ! Il paraît qu'on est chatouilleux, je crois ! Allons-nous être obligées de lui parler à genoux comme à la Reine ?

Henriette lança un regard furieux. Allait-on permettre à cette femme, qui aurait pu être la dernière servante de la maison de son père, de lui parler ainsi ? Non certes, se disait-elle : au moins elle tenterait le contraire.

Dans cette intention elle tourna le dos à Antoinette et plaça sa chaise de manière à faire face à Ernestine. Celle-ci jeta vers le trône un regard inquiet et de sa voix la plus insinuante dit à Henriette :

Allons, veuillez remettre votre chaise comme elle était auparavant ; la mère n'aimera pas à vous voir assise de cette façon.

Comme auparavant ! Certainement non, reprit Henriette avec hauteur. Je ne suis pas pour me soumettre plus longtemps à l'impertinence de cette femme.

Dans le même temps Antoinette faisait part aux autres de ce qu'elle appelait les airs insupportables de la nouvelle-venue. Tout le monde fut d'avis que c'était une honte, et il y aurait eu dans la classe un tollé général, si la maîtresse qui avait tout suivi du regard ne fut intervenue en appelant à elle Antoinette.

Hé bien, qu'y a-t-il, mon enfant, demanda-t-elle tranquillement.

Antoinette vint se mettre à genoux sur le premier degré du trône et dit d'un ton bref et indépendant :

Mère, je ne sache pas avoir rien fait qui puisse tant la blesser. J'ai dit simplement qu'elle ne doit pas se nommer Henriette, parcequ'il

y en a une de ce nom dans la classe, et elle m'a tourné le dos comme si j'eusse été un chien. Pourtant peut-être après tout suis-je autant qu'elle, malgré ses grands airs, ajouta-t-elle en baissant la voix pendant que des larmes d'orgueil blessé perlaient à sa paupière.

Écoutez, Antoinette, reprit la maîtresse sur un ton que le reste de la classe ne pouvait entendre, écoutez : il y a déjà longtemps que vous êtes avec nous et vous avez dû combattre beaucoup ; maintenant tout est fini, n'est-ce pas ? Vous êtes bonne et heureuse et vous aspirez à porter le ruban bleu de Notre Dame. Ainsi donc, pour l'amour de cette chère mère, dont vous serez bientôt d'une manière spéciale l'enfant privilégiée, efforcez-vous de souffrir un peu cette pauvre fille. Elle va avoir, pour rester ici, à surmonter beaucoup plus de difficultés que vous n'en avez jamais eues vous-même et si elle se décourage et ne persévère pas, il y aura, je crains, bien peu de chances ailleurs pour sa pauvre âme.

Mais, ma Mère, interrompit Antoinette, je ne lui veux aucun mal, croyez-moi. Seulement je suis vive, vous le savez, et j'ai peine à supporter qu'on me traite ainsi.

Voulez-vous lui dire, Mère, d'être moins fière désormais.

Oui, certainement, mais pas encore, Antoinette. Cela n'aurait maintenant aucun bon résultat. Ainsi pour l'amour de Jésus et de Marie, vous allez tâcher de patienter encore quelque temps.

Et maintenant, mon enfant, ajouta la maîtresse de manière à être entendue de toute la classe, maintenant, allez vous amuser avec les autres, mais ne lui parlez plus ce soir et dites à vos compagnes de la laisser pour le présent à Ernestine : si vous tenez à le savoir, son nom est Augustine ; elle n'y pensait plus, sans doute, quand elle a répondu.

Merci, mère, dit Antoinette avec douceur et respect, et retournant à sa place elle répéta, à voix basse, à ses compagnes tout ce que venait de lui dire Sœur Marie de St. Anselme.

Il y eut ensuite un moment de calme, mais Henriette ou Augustine, comme nous devons commencer à la nommer maintenant, se fatigua bientôt de sa position gênante dans la classe et se levant tout-à-coup, elle annonça à Ernestine qu'elle allait se coucher.

Très-bien, reprit doucement Ernestine, mais ne ferez-vous pas mieux d'en dire auparavant un mot à la maîtresse.

Voulez-vous dire qu'il me faut demander une permission, s'écria Augustine en prenant encore feu ? Sommes-nous donc en prison ? Et va-t-on nous garder comme des esclaves ou des condamnées à qui il ne sera pas même permis d'aller se coucher sans permission ?

Mais il n'y a rien de si terrible dans cet acte de soumission à la maîtresse, reprit tranquillement Ernestine. Vous auriez à faire la même chose si vous alliez à l'école.

Mais je ne suis pas une enfant d'école et je ne veux pas être traitée comme telle, continua Augustine. Et se levant l'œil en feu et les joues empourprées, elle traversa la salle et sortit par où elle était entrée en ayant soin de retirer la porte violemment derrière elle.